

LES NOUVELLES D'ALEXIS

BULLETIN D'INFORMATIONS DE LA PROMO HEC 65 TOCQUEVILLE

N° 48 DECEMBRE 2020

Cher Camarade,

En cette période de confinement forcé, nous avons pensé que tu aimerais recevoir de la lecture te rappelant la chance que tu as d'appartenir à la Promotion HEC Tocqueville, d'autant plus que certains profitent de ces loisirs pour évoquer par écrit leurs souvenirs.

Voici le sommaire de ce numéro :

- **Vincent Lenhardt** nous décrit le cheminement qui l'a conduit jusqu'à être considéré comme « le Pape du coaching » (pages 2 à 4)
- **Michel Mac Grath** était présent lors de la cérémonie de transfert des cendres d'Alexandre Dumas au Panthéon. Souvenons-nous : dans le prolongement de l'allée du 108, face à l'entrée de la station de métro Malesherbes, nous avons quotidiennement contemplé une grande statue de l'écrivain, qui fait ainsi un peu partie de notre Promo... (page 5)
- **Michel Filatieff** a toujours apprécié le rôle d'éminence grise, même lors de son service militaire dans la Marine (page 6)
- **Patrick Neiertz** est devenu un spécialiste, mondialement reconnu, de Voltaire. Il relate, mélangeant réalité et fiction, tel un jeune Arouet, comment il a découvert la rue de la Gaité et ses charmes, à Montparnasse, en 1964. Un nouveau « Conte de Voltaire » ... (pages 6 à 10)
- **Jean-Marie Tschann** est en train de vivre une nouvelle vie à Aix-en-Provence où il encadre de jeunes séminaristes (pages 11 et 12)
- **Henry Kaeuffer** nous a quitté il y a peu. Avec l'aide de sa famille et de certains camarades, nous avons pu élaborer une notice retraçant sa vie personnelle et professionnelle (page 13)

Nous avons quelques autres textes que nous te communiquerons ultérieurement. Bonne lecture à tous.

Très sincèrement.

Jean-François de Chorivit

Michel Gréget

VINCENT LENHARDT: UN HEC 1965

A l'amicale suggestion de J-F de Chorivit, je me propose de partager avec vous quelques étapes de mon parcours.

Actuellement, malgré mon « grand âge », je suis toujours en assez intense activité ; tout en vivant en ce moment les joyeuses contraintes de la Covid19, je continue, après avoir été formateur-consultant « free-lance » depuis le début des années 1972-73, de diriger une petite structure qui s'appelle « Transformance Pro », cabinet conseil spécialisé dans le Coaching des dirigeants et la mise en Intelligence Collective de leur organisation, et ce depuis 1988, structure qui est en même temps École de Coaching, située à Paris, qui forme environ 100 à 130 coachs par an, et supervise, en franchise, 6 Écoles en Province et en Belgique. En créant cette petite structure, j'ai ainsi lancé la première formation de Coaching en France, sous la marque « Coach & Team », et nous avons formé à travers l'ensemble de l'écosystème, à ce jour, environ 5 000 coachs, sur des parcours d'une année et demie, et avec des standards exigeants : en effet, chaque coach en formation doit s'être engagé dans un processus thérapeutique. Tout cela comprend aussi de nombreuses interventions avec une équipe de Coachs « free-lance », notre « TECT » (Transformance Executive Coaching Team), la préparation et l'accompagnement de la prise de poste de plusieurs présidents de Comités Exécutifs, et la publication d'une douzaine de livres (éventuellement à repérer sur Amazon ou sur le site de « Transformance Pro »), dont plusieurs coécrits avec les dirigeants accompagnés. Nous avons acquis une relativement bonne notoriété dans ces domaines. Par ailleurs, depuis une dizaine d'année, je fonctionne comme Senior Advisor du cabinet de stratégie Bain & Co, principalement en interventions à l'international, ce qui m'a donné l'occasion de nombreux voyages, principalement aux USA, ainsi qu'au Canada, Australie, Inde et Europe, et en même temps beaucoup d'interventions au Maroc...

Mais tout ceci ne représente que la surface visible de l'iceberg car, quand je regarde en arrière, ce qui sous-tend tout cela, c'est une histoire personnelle et un parcours qui a comporté des étapes existentielles majeures, et des virages souvent à 180°...Et comment rendre compte en ces quelques lignes du vécu de milliers d'accompagnements en thérapie, en coaching, de centaines de séminaires de toutes sortes en France et au niveau international...Comment rendre compte aussi de l'expérience depuis sa création en 1991 de ce club patronal unique qui s'appelle « EVH » (Entreprises Vivantes « par et pour » des Hommes et des Femmes Vivants), créé par Bertrand Martin, ex-président de Sultzer, qui rassemble environ 80 dirigeants. En tant qu'animateur ayant participé à la création de ce club, j'y ai accompagné avec passion des groupes de dirigeants dans leur transformation identitaire professionnelle et organisationnelle en profondeur, à raison de 4 sessions de 2 à 3 jours par an...On fait le compte ?

Né en 1942, au Maroc, où mes parents sont restés 25 ans, sixième et dernier enfant de la famille, d'une mère très catho et d'un père Ingénieur du Corps des Mines, à l'époque DG de la plus grosse entreprise du Maroc : l'OCP c'est-à-dire l'Office Chérifien des Phosphates (Il se trouve, est-ce un

hasard ? que je viens d'accompagner depuis 10 ans--clin d'œil existentiel--cette entreprise « phare » du Maroc, avec son président...)

J'ai en fait tissé une vie assez hors norme, en utilisant en même temps 3 fils :

Psychologie, management et spiritualité...

A 14 ans, installé à Paris avec ma famille depuis l'âge de 4 ans, étant encore moi-même en culotte courte, un soir, mon père, installé derrière son bureau imposant, me demande ce que je veux faire dans la vie... et je réponds : « psychiatre », parce que ...heu...heu...je voudrais lire...heu... dans les âmes... » (je pensais à la figure du curé d'Ars que je trouvais, et trouve toujours, admirable). Je suis sorti du bureau de mon père, hypnotisé, avec l'injonction suivant laquelle, hors de Polytechnique, ou à défaut d'une « Grande École », point de salut !... Et me voilà parti dans un tunnel qui aura duré près de 15 ans... Heureusement, après des études laborieuses, je suis quand même arrivé à entrer dans notre belle et grande école HEC, après 2 années de prépa au lycée Kléber à Strasbourg...J'avais été à ma grande surprise admissible la première année, mais n'y croyant pas, je n'avais pas du tout préparé l'oral !...Ouf !...Intégré, ça y était !...J'avais enfin payé mon tribut à la famille !

Ont suivi 3 années excitantes, mais vécues en fait assez douloureusement, principalement en marge de tous, et de moi-même...Pour mon trombino, on avait écrit : « Lenhardt, les nuages, les merveilleux nuages ! »...La première année, je crois avoir visionné en moyenne au moins 15 films par semaine à la cinémathèque à Chaillot...Mon stage de première année comme steward à Air France m'a permis de visiter 2 fois Tokyo, et un peu des USA et de l'Afrique ! Mon stage de 2ème année, à Chicago, fut une découverte extraordinaire : « USA ! A World of Opportunity ! » et, du coup, je me suis préparé à l'idée d'entrer à la Graduate Business School de l'Université de Chicago, où je suis allé tout de suite en septembre 1965, et où je ne suis resté finalement que 5-6 mois...Drop out !...Pour réaliser enfin mon rêve de l'époque, et me faire embaucher successivement comme « grouillot » et assistant dans deux studios de production de films, à Chicago puis à Minneapolis ; ce qui m'a permis de faire mon service militaire comme 2ème « pompe » mais « réalisateur » au SCA, Service Cinéma des Armées (j'ai pu y réaliser, effectivement, 2 films en 35 mm !)...Puis, libéré début mai 1968—quelle période étonnante et chaotique ! -- j'ai « grenouillé » dans les milieux du cinéma publicitaire (entre autre, comme assistant de Pierre Grimblat, réalisateur de « Slogan », le film de la rencontre de Serge Gainsbourg et de Jane Birkin), et de la production d'audio-visuels, jusqu'à ce que je retrouve notre camarade Jérôme Lefranc, à l'époque chef de produit chez Unilever, qui m'a parlé de sa reconversion au théâtre, et m'a fait rentrer dans son cours : ce fut un éblouissement...Et pendant 2 ans, tout en travaillant comme conseiller financier (à titre purement alimentaire) dans une banque, je me suis formé avec passion comme acteur, en découvrant l'importance des émotions, du travail sur le corps et la respiration, et de la méditation sur les personnages... et au passage -surprise !-une autre découverte : celle du yoga, où je me suis investi à fond...ce qui m'a permis de réveiller ma spiritualité réprimée par ma recherche esthétique (cinéma, théâtre, musique classique, jazz et musique indienne)...C'est là que les retrouvailles avec notre camarade Luc Trouillard, (un grand merci à toi, cher Luc !) avec qui j'étais devenu très ami pendant les 3 ans d'HEC, qui faisait une retraite à St-Benoit-sur-Loire, m'ont permis de rencontrer les bénédictins... et là, bingo !, au bout de quelques mois, bien que très attiré par l'Inde, je décide de distribuer mes quelques biens (grosse collection de Cahiers du Cinéma et de disques de jazz, entre autres...)...Et, sans me faire moine, je suis accueilli dans ce monastère, comme hôte, membre de la communauté, en recherche...J'y reste environ 2 ans--

ineffable et merveilleuse expérience--, dont 3 mois en pèlerinage en Israël, et un peu moins d'une année comme disciple (initié « Brahmachari ») auprès d'un Maître hindou en Hollande, avec l'accord de mon Père Abbé ... Finalement, douloureuse impasse dans la relation avec mon Maître, et retour au monastère, que je quitte à regret au bout de quelques semaines, suite à la suggestion d'un membre de ma famille qui me propose de faire l'expérience des groupes de rencontre de la psychologie humaniste : Carl Rogers, la Gestalt, la Bioénergie, la formation au travail régressif en piscine d'eau chaude (qui est devenu une de mes spécialités !) et surtout l'Analyse Transactionnelle. Je m'engage dans une thérapie et reviens à Paris, en prenant un job de formateur-consultant en OD (Organization Development), une approche d'accompagnement individuel et collectif qui s'avère être du Coaching avant la lettre : l'intervenant considère les acteurs de l'entreprise comme compétents, et les accompagne en évitant de se substituer à eux ...

La boucle est bouclée... Je renoue avec mon attirance passée...La « psy ». Je m'efforce d'intégrer tout cela, sans renoncer à ma recherche spirituelle, mais en choisissant une voie moins tendue vers l'absolu, une voie que j'ai appelée celle « d'une vie à 45° » ...combinant la spiritualité avec le développement qu'offre la psychanalyse et la psychothérapie (je me forme aussi comme psychothérapeute pendant 12 années avec les meilleurs thérapeutes américains et européens). Je rencontre un camarade HEC 1966, Jean-Michel Fourcade, malheureusement décédé en cette année 2020, qui m'invite à codiriger pendant 5 années le CDPH (Centre de Développement du Potentiel Humain), créé en 1975, institution pionnière en France de la psychothérapie humaniste et de la Psychanalyse Intégrative...

Entre autres activités visant à introduire l'univers de la psy en entreprise, je deviens président en 1982 de l'EATA (European Association in Transactional Analysis), association qui regroupe environ 1000 professionnels en Europe...Ce fut l'occasion d'intervenir notamment dans les pays anglo-saxons et ceux du nord de l'Europe, où le concept et la pratique du Coaching s'imposent à moi, et m'amènent à décider du lancement du Coaching en France.

Depuis donc une trentaine d'années, j'interviens sur cette synthèse des 3 fils tressés ensemble, et fais l'expérience d'une vie très active, de rencontres et d'accompagnements nombreux avec des dirigeants de tous types, dont plusieurs présidents du patronat chrétien (les EDC) ... Dans les années 1990 plusieurs années avec le Centre de Recherche en Entreprise du monastère bénédictin de Ganagobie, dont font partie à l'époque des dirigeants importants, des ministres et, parmi d'autres, notre « jeune » camarade Emmanuel Faber... J'y anime notamment avec le Père Dom Minguet une vingtaine de séminaires intégrant « management » et Règle de St Benoît, qu'on a appelé « le Moine-agement » (sic !), et à présent, progressivement, en prolongement de toutes ces années... ma vie devient de plus en plus « unifiée ».

C'est ce dont je tente de rendre compte dans mon petit livre publié l'année dernière : « La Sagesse du Coach » Ed.81, (La « Sagesse ! », il fallait oser ! ...) qui fait une petite centaine de pages, en petit format facile à lire paraît-il, et qui m'a donné beaucoup de mal à le pondre (plus de 12 ans !), que ChoCho a trouvé intéressant et susceptible de vous être signalé, et que je serai heureux d'envoyer, bien sûr gratuitement, aux camarades qui m'en feraient la demande, en me signalant leur adresse postale.

ALEXANDRE DUMAS

PAR MICHEL MAC GRATH

Je connais bien la région de Villers-Cotterêts pour sa belle forêt et aussi par ce que c'est là qu'est né en 1802 le fils du général Dumas, un certain Alexandre qui est entré au Panthéon pour le bicentenaire de sa naissance en 2002. Alors membre de la société des amis d'Alexandre, j'étais dans la foule sur la place du Panthéon ce jour-là.

J'entends encore Alain Decaux, notre président, s'adresser à l'immortel :

-Enfin te voilà, Alexandre !

Cérémonie pleine d'émotion et d'amitié, organisée à l'initiative de Didier Decoin qui avait obtenu de Jacques Chirac le transfert des cendres de celui que l'Académie Française avait refusé de son vivant. Chirac avait tenu à être présent, en compagnie de Bernadette.

Je revois encore, dans la nuit tombante, une superbe antillaise, vêtue de blanc, montée sur un cheval blanc, symbole éclatant de ce petit fils d'une esclave de Saint Domingue, dont on ne connaît que le nom, Marie-Cessette Dumas, et d'un colon normand, Davy de la Paillèterie. Le père de celui que l'usage actuel désigne sous le nom de Dumas père, élevé en France, devint général à la Révolution et sous le Consulat ; il avait préféré prendre le nom de l'esclave plutôt que celui de son aristocrate de père. N'ayant pas accepté que Bonaparte devint Napoléon, le général mourut quasi dans la misère, peu de temps après la naissance de l'auteur des Trois Mousquetaires, qui l'admirait.

Mais revenons au Panthéon. Un théâtre sur un charriot tiré par des chevaux remontait la rue Soufflot et on y jouait des extraits des nombreuses pièces de celui qui fut d'abord un auteur dramatique prolifique. C'est là que j'ai entendu la célèbre réplique, tirée d'Antony :

- Elle me résistait, je l'ai assassinée !!

Dite par Antony qui vient de poignarder sa maîtresse, Adèle, qui lui a demandé la mort pour éviter le déshonneur, car le mari de celle-ci allait les surprendre.

Mais je m'arrête ici, en te recommandant, lorsque les musées seront rouverts, une visite au château de Monte-Cristo, à Port-Marly, restauré à l'initiative d'Alain Decaux et l'aide d'Hassan II...Non loin de Villers-Cotterêts, une visite à l'abbaye cistercienne de Longpont s'impose.

Amicalement,

UN 14 JUILLET À SIX-FOURS

PAR MICHEL FILATIEFF

Je faisais mon service dans la Marine, en 1966. J'étais basé au fort de Six-Fours, près de Toulon.

Le 14 Juillet, il y avait dans la commune, tout en bas du fort, une cérémonie au drapeau. J'accompagnais le commandant du fort comme officier en second.

Après le clairon de la sonnerie « Aux morts ! », était organisé un déjeuner offert par le maire. A peine étions nous assis à table, que l'assistance commença à réclamer au maire sur l'air des lampions « Monsieur le maire, un discours ! ».

Le maire se fait prier. Je me penche vers lui et lui déclare : « Monsieur le maire, un 14 Juillet sans discours ne serait pas un 14 Juillet ».

Il se lève. « Mes chers administrés, un 14 Juillet sans discours ne serait pas un 14 Juillet » ...

RUE DE LA GAITÉ

PAR PATRICK NEIERTZ

Je n'ai jamais été tenté par l'ambition politique. L'idée de devoir mon élection à une foule anonyme et pleurnicharde aurait achevé mon basculement dans la misanthropie. J'ai pourtant participé activement à l'élection d'une équipe dont j'étais l'un des membres, celle du Bureau des Élèves de l'école HEC en 1964. Si l'expérience n'a pas déclenché chez moi de pathologie élective, elle a été l'occasion d'une réjouissante plongée dans la vie nocturne de la capitale.

Les grandes écoles, en France comme ailleurs, sont bien connues pour la concentration de leurs promotions sur tout ce qui ne concerne pas l'enseignement et fait oublier l'inanité de celui-ci : le Princeton décrit par Scott Fitzgerald en témoigne, avec un talent que j'envie. L'élection annuelle du Bureau des Élèves à HEC était la seule manifestation compétitive où créativité et dynamisme entrepreneurial pouvaient triompher de l'apathie ambiante, à peine égayée par des chahuts laborieux et des blagues potaches. J'y fus chargé de recruter des artistes de variété pour l'animation d'un cabaret d'amphithéâtre. Le défi était d'obtenir l'assentiment de noms connus dans l'univers du music-hall sans promettre le moindre cachet. L'enjeu n'était pas mince.

Je faisais équipe avec un camarade adorable de gentillesse et de moralité, comme le prouvait son engagement militant chrétien à l'époque et sa carrière ultérieure à la tête de l'humanitaire catholique. Peu versés l'un et l'autre dans l'approche du monde du spectacle, nous décidons de nous concentrer sur la rue de la Gaité. Les parisiens connaissent bien cette rue en pente à Montparnasse dont le nom s'accorde (est-ce un hasard ?) aux nombreux cabarets, salles de spectacle, cafés et restaurants qui s'y concentrent. Nous ignorions, je le jure soixante ans plus tard, que la gaité du lieu

s'étendait jusqu'aux plaisirs dits de la chair, ce que la présence de nombreuses sex-shops fit aussitôt comprendre à nos esprits moins naïfs que je ne cherche à le prétendre. La foule était nombreuse en ce début de soirée, sur les trottoirs, et en particulier traversée de femmes seules à la déambulation nonchalante, dont il n'était pas difficile de deviner le métier, même à d'hypocrites naïfs comme nous.

Nous étions venus trop tôt rue de la Gaité : les portiers des cabarets et restaurants y sont surtout occupés à écluser la foule vers leurs échoppes. Une ou deux tentatives pour obtenir des renseignements auprès de ces factotums nous fit entendre que notre préoccupation n'était pas partagée. Un peu désœuvrés, nous montons et descendons la rue sur un trottoir, puis sur l'autre, nous arrêtant pour commenter les noms d'artistes sur les affiches des salles de spectacle. La foule s'est réduite, absorbée par les divers établissements. Notre manège est vite repéré par les habituées de la déambulation solitaire. Ces professionnelles ont un sens inné du marketing que les écoles de commerce, même prestigieuses, peinent à faire acquérir. Dans leur segmentation du marché, le créneau « jeune puceau timide » offre un potentiel de chiffre d'affaire certain, mais aussi des coûts opérationnels supérieurs à la moyenne. Elles en discutent souvent ensemble à leurs heures creuses. D'un côté, le prospect est agréable, gentil et effaré, qui ne demande qu'à être pris en main, si je puis dire. L'approche est un peu longue mais gratifiante pour leur instinct maternel. De plus, la négociation du prix avec le prospect est inexistante, celui-ci étant prêt à casser sa tirelire pour son initiation. D'un autre côté, la prestation de service peut être trop longue pour être rentable, surtout aux heures de pointe du chalutage. Le jeune client nécessite souvent un accompagnement verbal et des préliminaires performatifs supérieurs au benchmark de la profession. À l'issue de la prestation, l'exigence est forte pour un complément conversationnel gratuit ; le client, débarrassé de toute timidité et fier de son passage à l'âge adulte, exige souvent de raconter sa vie, l'incompréhension de ses parents moralistes et la pétasserie des filles de sa classe. Il y a donc du pour et du contre à exploiter ce créneau.

Bref, nos allers-retours ascendants/descendants rue de la Gaité sont vite détectés par la corporation. Nous faisons l'objet de nombreuses approches, soit coquines, soit rassurantes pour notre jeune âge, au grand embarras de mon camarade et au prix d'une odieuse prétention d'homme blasé de ma part. Mais notre manège et l'échec répété des promesses de marché finissent par se transmettre par des voies mystérieuses au royaume du tapin. Les propositions se font plus vulgaires, les haussements d'épaules plus nombreux. Quand, au passage devant un groupe de ces dames, j'entends assez nettement « Tiens ! Re-v'là les p'tits pédés ! » ; je juge approprié de faire une pause.

Devant deux demi-pressions au comptoir du café, nous égrenons les noms d'artistes vus sur les affiches. Notre hésitation ne porte pas sur la sélection, alléchante, mais sur la méthode de prise de contact. Notre voisine d'hydratation vient à notre secours. C'est une belle femme qui aurait pu être notre mère si notre mère à chacun avait embrassé le tapin au lieu de la vie bourgeoise. Elle s'appelait Berthe.

—Alors, les garçons, on s'intéresse aux artistes ?

—Eh, oui chère madame ; on est au bon endroit, non ? (Dit d'un ton très assuré)

—Vous bossez pour une agence ?

—En quelque sorte oui, mais on est plutôt free-lance, vous comprenez ? (Dit en essayant de ne pas rire).

—Ben moi, j'ai une jolie voix (elle entonne La valse brune au grand plaisir du serveur et des quelques clients)

—Euh...on cherche plutôt dans le répertoire comique, c'est pour un auditoire jeune (Dit en grattant nos mentons imberbes)

—Ah, ben faut aller à Bobino, y a Jean-Marc Thibaut en ce moment.

On se regarde tous les deux : c'était notre cible !

—Euh...oui, on voudrait bien, mais on a essayé tout à l'heure et on s'est fait virer !

—Quoi, cet enflé de Dédé vous a virés (c'était le costaud à la porte). Ah ! C'coup-ci j'vous accompagne. Vous z'allez voir c'que vous z'allez voir.

—Mais, madame, on veut pas vous empêcher de travailler !

—T'inquiète, fils, la moitié de la passe, c'est après onze heures.

À ces mots, l'étudiant en économie se réveille :

—Ah, bon, c'est aussi précis que ça ?

—Tu fais 10% avant les spectacles, c'est pour les pressés couche-tôt ou ceux qui attendent leur femme, y sont venus plus tôt sachant qu'elle s'ra en retard alors pourquoi pas tirer un coup, hein ?

—Pourquoi pas ? C'est sûr.

— Pendant les spectacles, tu fais 30/40% ; les 30% c'est des minables, des sans le sou qu'essayent de nous la faire au creux d'la vague ; mais ça peut monter à 40% pendant l'entracte, ça c'est ceux qui disent à leur femme qu'y vont fumer une clope dehors ; plutôt qu'une clope, y s'font faire une pipe vite fait.

—C'est les mêmes que les 10% d'avant le spectacle ?

—Dis-donc toi, t'es un malin, tu d'vrais essayer pour voir.

—Et l'autre moitié, c'est à la sortie du spectacle ?

—Après le spectacle, les mecs célibataires y sont tous très gais, y vont boire y coup, pis y viennent nous voir ; on s'fait facile les 40% de la soirée.

—Ça fait pas 100% ! (Ici, admirez l'aptitude au calcul mental d'un étudiant qui n'a pas dépassé 3/20 à l'épreuve de mathématiques du concours d'entrée).

—C'est sûr, mais on s'fait encore 10% sur le tard avec les mecs mariés qui raccompagnent madame à la maison, pis qu'y y disent qui vont garer la voiture. Ça fait pas 100%, p'tit con ?

—Si, madame.

C'est à cet instant précis, anno domini 1964, à 10H30 du soir dans un café de la rue de la Gaité, à Paris, France, que je décidais de choisir l'industrie de la prostitution (tout de même 8% du PIB) comme thème de mon mémoire de fin d'études, qui m'assura la place très convoitée d'avant dernier du classement de sortie. La place la plus admirée, celle de dernier, me fut dérobée par un camarade qui avait choisi d'écrire 600 pages sur : « Les perspectives économiques des énergies renouvelables », un sujet complètement farfelu qui fit s'étrangler de rire le jury. Il ne prenait aucun risque, le salaud.

La remontée de la rue de la Gaité derrière Berthe est un grand happening. Berthe, nous le comprenons, était une figure locale : « R'gardez la Berthe, les filles ! Elle va s'faire les deux pédés », « Hé, Berthe, tu fais la sortie des écoles maintenant ? », etc, etc ... Nous deux gardons une attitude modeste en dépit de notre notoriété soudaine. Il n'empêche : nous partîmes à trois, mais par un prompt renfort, nous nous vîmes à trente en arrivant au port, c'est-à-dire à Bobino.

- « Dis donc Dédé, si tu brimes nos jeunes, t'auras plus la passe à kroum », dit Berthe. Le gros Dédé, fin stratège, juge qu'il vaut mieux plier devant le nombre et la valeur. Remis à sa protection par notre comité de soutien, nous sommes conduits par un dédale de couloirs délabré jusqu'à la loge de l'artiste vedette. Dedans est un petit homme rondouillard en caleçon et tricot de corps : c'est Jean-Marc Thibaut. Nous lui expliquons notre projet tandis qu'il met son pantalon sans nous accorder un regard.

- « Combien vous payez », interrompt-il. S'ensuit un exposé plutôt bredouillé sur l'absence de ressource des associations étudiantes.

- « rien à foutre », interrompt-il à nouveau, « cassez-vous ! ». Et ce fut tout. Dire qu'avec mon copain de lycée nous jouions les sketches de Roger Pierre et Jean-Marc Thibaut à la grande joie de nos parents et amis !

Dehors, consternation générale. Nos supportrices ne ménagent pas leurs injures à l'intention de l'artiste malotru (la pratique du trottoir enrichit la langue, l'Académie Française ferait bien de s'en apercevoir). Nous sommes dépités. L'instinct maternel des dames se vérifie à nouveau : « —Allez, v'nez boire un verre, ça vous r'mettra ! ». Nous entrons dans le café avec une bonne vingtaine de ces dames hautes en couleur. J'aurais donné mon électrophone Teppaz stéréo pour y rencontrer l'un de nos professeurs. Nous l'aurions snobé, évidemment. Dans la chaleur de l'instant et pour nous consoler, nos nouvelles amies nous donnent un précieux conseil : — « Venez demain, c'est le jour de Fernand Reynaud à Bobino, on vous l'présentera, il est très gentil, y rigole avec nous quand y sort du théâtre ». Bien noté et nous promettons de revenir demain. En vrais gentlemen, nous offrons la seconde tournée pour environ un mois de notre argent de poche. Nous ne le regretterons jamais.

A deux heures du matin, de retour dans ma chambre de la Maison des Élèves, nous parlons tous deux de Fernand Reynaud. À dire vrai, nous ne connaissons pas bien ce comique très populaire, nous sommes plutôt Beatles et Rolling Stones, c'est là notre déterminisme socioculturel (nous nous en évaderons plus tard). Quelque chose entendu à la radio pourtant me revient : —« Attends, c'est pas lui qui a un sketch où il parle de nous ? » — « Mais si, bien sûr » embraye mon camarade « Attends deux minutes, un de mes scouts m'a offert un 33 tours de son show, je crois que le sketch y est ! ». Pendant une bonne partie du reste de la nuit, nous écoutons dix fois sur mon Teppaz, pliés de rire, le sketch du lacet. Reynaud y monologue, avec son incroyable accent trainant de Clermont-Ferrand,

l'histoire d'un type un peu simple, quasi-clochard qui trouve un lacet sur le trottoir ; il se place à un carrefour et psalmodie « Un lacet, qui qu'a besoin d'un lacet, achetez mon lacet » ; il le vend aussitôt à un type qui vient de casser le sien ; avec l'argent de la vente il achète deux lacets, puis quatre, puis dix : « C'est fou ce que les gens ont besoin de lacets », constate-t-il de sa voix de simplet ; et plus tard : « Aujourd'hui, j'ai une usine qui fabrique des lacets, je les vend dans le monde entier » ; et puis miracle, la chute : « Mais je m'en occupe plus, j'ai pris des HEC, ils s'occupent de tout, de la comptabilité, de l'export, de tout, et moi je suis sur mon bateau et je pêche avec un lacet ». Il faudrait raconter l'hilarité des deux compères : aucun chercheur d'or du Gold Rush n'a exprimé une meilleure joie à la vue d'une pépite.

Le lendemain à onze heures du soir, nous remontons la rue de la Gaité. Nous ne sommes plus deux puceaux en mal d'aventure. Nous sommes des habitués, presque des vedettes. Au passage, nous saluons ces dames, la plupart par leur petit nom. À celles qui nous ont parlé la veille de leurs enfants, nous demandons des nouvelles des petits. Les hommes célibataires qui traînent dans le coin (c'est leur heure) se trompent visiblement sur notre fonction auprès de ces dames car ils s'écartent et détournent les yeux à notre passage. Les caïds de la Gaité ! À onze heures et demi, il y a une belle bande joyeuse devant la sortie des artistes de Bobino (le chiffre d'affaire de la soirée a dû en pâtir, mais je fais confiance à nos amies pour expliquer ce trou d'air à leurs actionnaires, tout comme mon camarade et moi le feront avec les nôtres toute notre vie future). Fernand Reynaud apparaît, ravi de l'accueil ; la petite bande l'entraîne vers un lieu plus festif. L'homme est simple et d'une grande gentillesse. Il accepte notre requête patronnée par une aussi charmante assemblée. Un mois plus tard, il fera un tabac extraordinaire Boulevard Malesherbes, devant 900 étudiants électrisés. Notre Bureau écrasera son concurrent.

Mon camarade cofondera plus tard le Mouvement du Nid. Quant à moi je sais que je dois la seule élection de ma vie aux péripatéticiennes de la rue de la Gaité. Je dédie aujourd'hui cet honneur (unique, Dieu merci) aux survivantes de cette équipée (elles doivent être de très belles vieilles dames).

UNE NOUVELLE AVENTURE

PAR JEAN-MARIE TSCHANN

Mon ami Philippe Benoit m'a fortement incité à décrire ma nouvelle aventure, et je m'exécute.

Vous le savez, je suis prêtre dans le diocèse de Nice ; j'ai été pendant 10 ans au sanctuaire N.D. de Laghet, qui comporte une hôtellerie, un magasin, 8 salariés, 10 sœurs, 3 prêtres...une sorte de PME ... à but spirituel.

Ayant eu 75 ans en août 2019, j'ai donné ma démission et j'ai pris ma retraite dans un appartement personnel à Nice, tout en rendant service à la basilique Notre-Dame (maintenant célèbre, malheureusement, par l'horrible attentat islamiste, il y a un mois, qui a fait 3 victimes, dont le sacristain, que je connaissais bien).

Et puis l'Évêque me fait demander si j'accepterais d'aller au séminaire d'Aix-en-Provence comme l'un des prêtres formateurs (ce séminaire forme les futurs prêtres d'Aix, Marseille, Nice, et autres..) ; surpris, je fais remarquer la différence d'âge...mais on m'affirme que cela leur fera du bien de côtoyer un "prêtre aîné"j'accepte donc...

Depuis début septembre, je suis donc à Aix, revenant à Nice certains week-ends et pendant les vacances scolaires. Nous sommes 4 prêtres en permanence dans la maison, plus 2 à mi-temps et 48 jeunes gens dépendant du séminaire. La formation d'un prêtre diocésain dure 7 ans : une année de propédeutique, 5 années d'études de philosophie, théologie, bible, morale, liturgie, histoire de l'Église, langues (hébreu, grec, latin), une dernière année où ils sont déjà diacres avec 3 semaines en paroisse, 1 semaine au séminaire chaque mois. Tous les week-ends, ils vont dans une paroisse qui leur est désignée, pour qu'ils puissent voir concrètement la vie des communautés chrétiennes et des prêtres, et ils ont une responsabilité (groupe de jeunes, visite de malades, catéchisme).

Les âges des séminaristes vont de 19 ans à 48 ans ; ils ont en majorité entre 20 et 35 ans... Leur profil est assez différent de l'époque où je suis entré au séminaire (en novembre 1966, après HEC et une année de service militaire dans la coopération au Cameroun, comme enseignant d'anglais au collège Libermann de Douala tenu par les Jésuites ; notre camarade Jacques Vincent était avec moi. A mon époque, beaucoup étaient passés par les petits séminaires ; ils étaient plus jeunes en moyenne ; ils venaient surtout de familles pratiquantes, de mouvements de jeunes : scouts, Jeunesse Étudiante Chrétienne, Jeunesse Ouvrière Chrétienne...

Aujourd'hui: la plupart ont fait des études universitaires ou ont travaillé professionnellement (enseignant, trader à Londres, cuisinier, fonctionnaire..) ; un certain nombre sont des "convertis" récents (plusieurs ont été baptisés à l'âge adulte), peu sont passés par des mouvements de jeunes, quoique certains ont été chefs scouts (scouts d'Europe ou scouts de France) ; ils ont soif de vie spirituelle, de prière, de mieux connaître la Bible, la vie de l'Église dans tous ses aspects; ils ont une sensibilité plus traditionnelle ; ils sont réservés par rapport à la politique, alors que nous avions beaucoup de discussions passionnées à mon époque; ils sont assez individualistes et attachés à leur smartphone ou leur ordinateur (comme les jeunes de leur âge) . On leur demande de se prendre en

charge : par exemple pour le linge, le repassage, le service à table, le sport... Chaque séminariste choisit l'un des prêtres comme « accompagnateur spirituel » et le rencontre régulièrement pour parler de sa vocation, de ses questions...et pour se confesser ; chacun a aussi un « tuteur » pour les études, pour les aider à rédiger leurs devoirs, à choisir leurs lectures... Il y a aussi des professeurs qui viennent de l'extérieur (prêtres ou laïcs, hommes et femmes). Ils ont aussi des rencontres avec un psychologue. Ils peuvent passer le baccalauréat de théologie en lien avec la Faculté catholique de Lyon.

J'ai été bien accueilli et ils m'interrogent souvent : « Comment c'était de votre temps ? ». C'est finalement passionnant de les aider à mûrir, à bien discerner les comportements les plus adaptés, à les avertir des difficultés qu'ils rencontreront et des joies qu'ils auront...De plus, nous sommes situés dans le centre-ville d'Aix-en-Provence, à un quart d'heure à pied du cours Mirabeau. Aix est une belle ville avec ses églises anciennes, ses hôtels particuliers...et une ville jeune avec beaucoup d'étudiants.

Bref, je suis heureux de cette aventure...Comme on disait : « HEC mène à tout ! » J'ai été heureux de revoir beaucoup d'entre vous lors de la rencontre à St-Denis et je vous dis à tous mes amitiés.

Jean-Marie TSCHANN

Séminaire St-Luc

7 cours de la Trinité

13100 Aix-en-Provence

06 17 55 18 87

HENRY KAEUFER

Henry Kaeuffer naît à Paris le 5 novembre 1942. Son père est un cadre de la Shell et sa mère infirmière. Il a 2 frères (l'un major de l'École de Chimie de Paris et l'autre ancien de Navale) et 2 sœurs, elles aussi infirmières. Il fait ses études au Lycée Pasteur à Neuilly et, doué pour les langues étrangères (l'allemand tout particulièrement), prépare HEC au Lycée Carnot. A l'école, il laisse le souvenir d'un camarade aussi discret que sérieux (il est catalogué dans « Le cercle polar »).

Il effectue son service militaire, à Toulon puis à Cherbourg, au sein des fameux Commandos de la Marine ; il restera marqué toute sa vie par cette expérience et fidèle à la Royale, étant nommé Capitaine de Frégate de Réserve en 1994. Il épouse Dominique en 1966 ; ils auront 3 enfants : Vincent, Carine et Sébastien.

En 1967, par une petite annonce, il rejoint le groupe ELF où il va faire toute sa carrière professionnelle. Ses premiers postes sont en France, à Bousens au sud de Toulouse, et à l'étranger (Algérie, Cambodge). Après l'acquisition d'Antar, il y est détaché pour diriger l'informatique puis l'audit. Il est désormais spécialisé, au sein du groupe ELF, dans des fonctions administratives et financières. C'est ainsi qu'en 1978, il est envoyé en Allemagne, à Spire, où la raffinerie doit être restructurée. Il revient en France de 1982 à 1986, avant d'être nommé Directeur Financier de la filiale hollandaise à La Haye. Il devient Directeur Adjoint de l'Audit Groupe en 1989. Sa carrière professionnelle se caractérise, comme il l'explique lui-même, par une permanente diversité au service de son entreprise. Il profite d'une retraite anticipée en 1998.

Il s'installe alors à Périgueux et se consacre à sa famille, dont ses 5 petits-enfants et ses 3 arrière-petits-enfants. Il reste assez éloigné de la vie de la Promo HEC 65 Tocqueville. Il décède le 23 octobre 2020.

Jean-François de Chorivit